Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 16 (1908)
Heft: 7

Artikel: La dépopulation de l'empire romain et les invasions germaniques
Autor: Secretan, H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-16080

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA DÉPOPULATION DE L'EMPIRE ROMAIN ET LES INVASIONS GERMANIQUES

(Suite.)

Je crois qu'il est permis d'attribuer la dépopulation romaine aux mêmes causes que Polybe invoque pour expliquer la dépopulation des Grecs.

Voici ce qu'il dit dans le fragment 12 du Livre XXXVII :

« Par ignorance et disette d'hommes, les villes furent dépeuplées et affamées bien que nous n'eussions ni guerres de longue durée ni contagions...

Les hommes s'étant jetés dans la paresse, la lâcheté, les débauches, ne voulant plus se marier, ni élever les enfants nés hors du mariage, mais n'en gardant qu'un ou deux tout au plus pour les laisser riches et fortunés, n'était-ce pas là le principe de tout le mal? Que de ces deux enfants la guerre ou la maladie en enlevât un, il est clair que la maison devenait déserte, et que semblables aux ruches d'abeilles, les villes ainsi dépourvues n'ont plus de force[1]. »

Toutes les indications de Polybe ont une haute valeur. C'est un esprit scientifique qui cherche aux grands événements des causes lointaines et profondes, des lois aux phénomènes, et dont même les idées géologiques sont fondées, comme celles de Lyell, sur les actions lentes et continues, puisqu'il va jusqu'à supposer que le Pont-Euxin sera comblé un jour par le limon de ses fleuves. Nous avons sur la dépopulation extraordinaire de Sparte les textes précis d'Aristote et de Plutarque. Polybe vient de nous donner une cause générale de la dépopulation du monde grec qui nous dispense de chercher avec Fustel une cause exceptionnelle à

[1] Trad. J. A. C. Buchon.

celle de Sparte. Comme les Spartiates étaient devenus les plus cupides des grecs, leur dépopulation a été plus frappante et plus précoce. Cet historien suppose que les hommes libres seuls disparaissaient, tandis que la population des hilotes était croissante. Or, l'histoire nous montre que dès l'origine les citoyens de Sparte craignaient les révoltes des hilotes; on n'imagine donc pas un nombre très faible de citoyens au milieu d'une population servile surabondante qu'il n'aurait plus été possible de maintenir dans la dépendance.

Nous pensons que Polybe a décrit en termes frappants un mal qui est propre à la civilisation grecque et latine et, à un moindre degré, à toutes les civilisations avancées. Dès que les sentiments religieux ont perdu leur force et que l'aisance et la sécurité se sont accrues, les classes dirigeantes ont limité les naissances. Polybe attribue à la dépopulation la ruine du monde hellénique [1]. Mais déjà en 131 A. C., les textes montrent que la dépopulation atteignait aussi certaines classes de la population romaine. Pour lutter contre la diminution du nombre des citoyens, Metellus le Macédonique, dans un discours d'ailleurs antiféministe, propose des lois contre le célibat. Il veut qu'on mette la patrie au-dessus des ennuis de la vie conjugale. Dès lors cette préoccupation s'aggrave, mais les règlements ne changèrent pas les mœurs. Tacite nous dit que les lois Julia et Pappia-Poppaea n'avaient pas accru le nombre des mariages ni celui des naissances, parce qu'il y avait trop d'avantages à n'avoir pas d'enfants (*praevalida orbitate*) et que sous Tibère déjà le nombre des hommes libres peu fortunés diminuait de jour en jour : *minore in dies plebe ingenua* [2].

[1] Déjà du temps de Cicéron, le voyageur était frappé du fait que les types classiques étaient exceptionnels : Athenis cum essem, e gregibus ephéborum vix singuli (formosi) reperiebantur. *Ciceron de natura devrum* I, 28.

[2] Annales III, 25 et IV, 27.

Ammien nous montre que de son temps[1] les mœurs de Rome scandalisaient les honnêtes gens. Pour satisfaire les besoins d'un luxe effréné on tâchait par tous les moyens d'accaparer des héritages.

Ainsi nous voyons très tôt dans la civilisation gréco-latine les classes dirigeantes renoncer à se perpétuer et contribuer à l'appauvrissement de la race.

La classe des petits propriétaires libres avait presque disparu au IIIe siècle, cette classe dont la fécondité assure la durée d'une civilisation en lui fournissant des bras vigoureux et des intelligences saines. Il ne restait donc pour maintenir la population de l'empire que la reproduction des classes serviles et dépendantes et l'immigration forcée. Tout semble indiquer que l'esclavage antique n'était pas fécond. Tandis que chez les Germains l'esclave avait une terre et un foyer, donc une dignité humaine relative, l'esclave romain était une chose. Il n'avait pas le droit au mariage et les enfants suivaient leur mère. Ces esclaves n'avaient aucun avantage à avoir des enfants qui ne leur appartenaient pas ; ce qui explique en partie les aberrations sexuelles fréquentes dans toutes les classes de la société antique. En effet toutes les circonstances, les nécessités, les disciplines qui, groupant les hommes à part gênent ou empêchent les relations entre les sexes, entraînent des aberrations des sens. Ces vices qui contaminaient souvent les maîtres, l'esclavage qui met une classe d'hommes dans une dépendance absolue n'expliquent-ils pas la fréquence de l'homosexualité chez les anciens, leur tolérance déconcertante pour cette forme de l'amour, chantée par les poètes, interprétée par les philosophes ?

Quant aux maîtres ils aimaient autant acheter les esclaves adultes que la guerre fournissait si souvent à bas prix que de courir les chances de l'élevage. Enfin n'oublions pas que dans

[1] XXVIII, 4.

la vie domestique, chez les citoyens riches comme dans les palais, les castrats étaient recherchés.

Pour ces esclaves de la même race que les maîtres la servitude devait être doublement odieuse. Leur attitude inspirait souvent des craintes au pouvoir. Si leurs révoltes ont été rares et impuissantes, ils profitaient des troubles civils ou des guerres malheureuses pour se sauver en masse. Un peuple d'esclaves a fui Rome assiégée par Alaric. Quoi qu'il en soit, l'esclavage et le colonat n'ont pas été féconds puisque l'immigration et le besoin de cultivateurs et de soldats étrangers est constant.

Comme les classes dirigeantes ne se perpétuaient pas, que le nombre des hommes libres décroissait, les masses serviles ne devaient-elles pas aussi diminuer nécessairement et la culture se borner de plus en plus aux meilleures terres qui suffisaient à assurer un revenu considérable à un nombre restreint de propriétaires?

L'affranchissement mettait l'ancien esclave sous la protection de son maître qui, comme patron, héritait de son affranchi quand il ne laissait pas d'enfants. Aussi le maître affranchissait-il souvent l'esclave à condition qu'il ne se marierait pas et n'aurait pas d'enfants. La loi ne reconnaissait pas cette stipulation; mais le pouvoir du patron était si grand qu'en pratique le droit d'héritage du patron a dû limiter la natalité de l'immense classe des affranchis.

La dépopulation tarit insensiblement les sources de la richesse: Les frais généraux du vaste empire se maintenaient, tandis que la matière imposable diminuait graduellement. Alors le fisc devint féroce et destructeur.

La morale des peuples comme celle des individus, fondée sur l'instinct de la durée, commande de protéger l'avenir contre l'aveugle avidité du présent; mais, pressé par le destin, incapable d'une réforme profonde, l'empire ne songeait qu'au salut immédiat et pour s'assurer un lendemain, ne

savait plus que recourir aux moyens mêmes qui préparaient sa ruine : d'une part, enrôler des soldats étrangers ; de l'autre, écraser les contribuables. Pour se maintenir, l'Etat, qui n'était plus représenté que par quelques centaines de familles se partageant d'immenses domaines, devint impitoyable. Les grands se permettaient, en outre, des exactions privées. Tout homme riche, nous dit Ammien, était une proie pour Gallus qui le faisait accuser, condamner et dépouiller.

Si ces récits de confiscations arbitraires sont exceptionnels, les méfaits ordinaires du fisc, par contre, se trouvent partout. Zozime[1] nous dit que les citoyens appelaient les barbares pour les protéger contre les agents d'un fisc insatiable et souvent corrompu. Les propriétaires trop chétifs quittaient leurs terres, et ceux qui pouvaient encore vivre et restaient sur leurs domaines durent se grouper pour payer solidairement l'impôt assis sur les terres voisines abandonnées. Les propriétaires fugitifs demandaient sans doute de cultiver à titre précaire les parcelles sans culture des grands propriétaires puissants. Le malheureux qui occupait une terre à la suite d'une prière adressée au propriétaire (epistola precatoria), ne s'engageait pas à payer un fermage. Par contre le maître pouvait l'évincer à bien plaire comme un intrus. *Le précaire,* qui a pris un si grand développement à la fin de l'empire, n'est-il pas l'indice de la dépopulation des domaines et de la régression des cultures ?

La dépopulation des provinces était si frappante qu'on reconnaissait à peine la place où étaient autrefois des centres populeux [2]. La cupidité du fisc fut un des facteurs les plus importants de la désolation du pays. Au VIe siècle, sous Justinien, les mêmes causes qui ont ruiné l'Occident produisent les mêmes effets en Orient et les textes très précis de Procope et de Lydus nous font toucher du doigt le mal qui rongeait l'empire. Procope dit que les provinces d'Europe

[1] Trad. de Buchon. L. II.
[2] Ibid., L. IV.

ressemblaient aux déserts de la Scythie, Lydus que l'empire semblait plus redoutable que les barbares et une invasion ennemie moins terrible que les agents du fisc.

Le rôle de l'ascétisme chrétien dans la dépopulation de l'empire n'est peut-être pas négligeable. Zozime qui est un nationaliste païen très clérical, insiste sur le monacat comme une des causes de faiblesse de l'empire :

« Ce sont des hommes qui renoncent au mariage, qui remplissent les villes et les campagnes de communautés nombreuses, qui ne portent point les armes et qui ne rendent aucun service à l'Etat. Etant devenus toujours plus nombreux dès leur premier établissement ils ont acquis de grandes terres sous prétexte de nourrir les pauvres, et ils ont, en effet, réduit tout le monde à la pauvreté [1]. »

Il n'est pas douteux que l'Eglise ne détournât les énergies de la vie terrestre au profit d'un idéal mystique. Mais, d'autre part, grâce au grand prestige dont a toujours joui l'édifice impérial même branlant, elle a converti les barbares à la religion de l'empire et contribué à sauver la civilisation hellénique. En outre en donnant à l'esclave le mariage, elle lui a constitué un foyer et a puissamment aidé au repeuplement de l'Occident. Nous ne pensons pas comme Zozime, qui manifeste sous Théodose la violence avec laquelle s'exprimaient des passions anti-chrétiennes, que la nouvelle religion ait été une cause essentielle de la décadence de l'empire.

Si l'empereur a besoin de guerriers francs et alamans dans ses conseils et à la tête de ses armées, ce n'est pas parce que les Romains étaient cachés dans les monastères ou qu'ils craignissent la guerre et les responsabilités de l'action, c'est qu'il n'y en avait plus assez. Si les étrangers sont partout dans les armées, dans les champs et à la cour des princes, c'est que les Romains disparaissaient. L'aristocratie surtout était anémiée. Devenus les maîtres, les Romains,

[1] L. V.

aveuglés par l'éclat d'un prodigieux destin, n'ont plus pensé qu'à jouir. Un individualisme effrené a remplacé les vertus, l'exaltation, l'énergie collective qu'exige la lutte pour la domination. A force de s'emparer des barbares, la terre romaine finit par avoir l'étranger pour maître. La présence de ces nombreux barbares, unis aux misérables, facilita les incursions armées dans l'empire. Après le désastre de Thrace, ils commencèrent à éveiller de la défiance et Jules fit massacrer tous les Goths établis en Asie mineure. — Ammien XXXI, 5 et 16.

La même loi qui a fait disparaître l'aristocratie intellectuelle des Hellènes a détruit la ploutocratie impériale, puis l'aristocratie d'épée du moyen âge ; c'est cette loi qui élimine incessamment encore les classes dirigeantes contemporaines.

La nature ne laisse les aristocraties briller un jour que pour les rendre au néant; c'est du fond des masses ignorantes, pauvres et fécondes qu'elles renaissent au cours de l'histoire. C'est elles qui portent peu à peu vers les sommets leur idiome vulgaire et leurs croyances. Le dialecte et les légendes des foules d'hier deviennent la langue écrite et la croyance de demain.

Aux causes spéciales de dépopulation que nous avons énumérées : l'oliganthropie des classes supérieures, la disparition des petits propriétaires et des hommes libres, l'esclavage, la dépendance de l'affranchi, le brigandage fiscal, l'ascétisme religieux, se joignaient les causes générales qui limitaient aux époques anciennes l'accroissement des populations.

Ce sont les guerres extérieures ou civiles qui s'accompagnaient de massacres et de dévastations, le sac des villes, les expéditions policières punitives : « ubi solitudinem faciunt pacem appellant. » Ce sont les famines, grave fléau qui traverse l'histoire; ce sont les pestes fréquentes que nous retrouvons jusqu'à la fin du moyen âge.

Contre ces causes générales de mortalité, il fallait une très forte natalité pour accroître ou seulement maintenir la population. L'abaissement de la natalité a eu des conséquences beaucoup plus graves et plus rapides que nous ne pouvons nous le représenter de nos jours où le taux de la mortalité baisse, grâce aux progrès de l'hygiène, où les grandes épidémies sont rares et peu meurtrières, où la guerre a pris la forme d'un fléau momentané et relativement moins destructeur.

Si le témoignage des contemporains, si les grands événements de la fin de l'empire permettent de croire que la population baissait, les textes ne permettent pas d'exagérer cette impression. Evidemment, l'empire n'était pas un désert. Antioche avait encore 300,000 habitants au début du VIe siècle. Au IVe, c'était une ville très animée, très brillante. Ammien nous dit que l'éclairage des rues la nuit donnait l'illusion du plein jour [1].

Avant la guerre de Justinien contre les Goths en 536, Procope et Cassiodore vantent la grandeur et la beauté de Rome. Malgré les sièges d'Alaric et de Genséric, Rome avait conservé une population importante. Les aqueducs amenaient encore les eaux abondantes qui faisaient l'admiration du provincial, les grands cloaques étaient entretenus. Les édifices intacts rappelaient encore toutes les gloires de la ville éternelle. Une aristocratie riche y dépensait les revenus de ses domaines; l'Eglise avait d'immenses dotations qu'elle administrait avec soin; les pèlerinages y amenaient déjà les foules. Le règne éclairé de Théodoric avait relevé l'Italie. D'ailleurs l'Italie était moins exposée aux invasions et, centre de l'empire, source des traditions et souvent du pouvoir, elle a été sans doute moins pressurée par le fisc romain qui ménageait les familles influentes. Les provinces

[1] Pernoctantium luminum claritudo dierum fulgorem imitari solet.

éloignées ont souffert bien plus que le berceau de la domination romaine.

(*A suivre.*) Dr H. Secretan.

LA NEIGE EN MAI

La neige tardive du 23 mai 1908 n'est pas un fait sans précédents. Voici quelques notes du XVIIIe siècle à joindre à celles que les journaux quotidiens ont publiées sur des événements analogues plus récents.

Morges, 16 juin 1908. F.-A. Forel.

1717. — Il neigea à Neuchâtel le 11 mai; il gela le 12 et toutes les nuits furent froides. (Chronique de Boyve.)

1721. — Le mois de mai a été très mauvais; la pluie durant presque sans interruption et le froid étant aussi grand qu'en décembre. (Livre de raison de Nicolas Bergier de Lausanne.)

1729. — Le 19 mai, la neige tomba de nouveau tout le jour en prenant pied sur les hauteurs. (Ibid.)

1736. — Sur la mi-mai, il y a eu des matinées fort froides qui ont gelé en bien des endroits les vignes. (Livre de raison du banneret Blanchenay de Morges.)

1739. — Mai, dans le commencement, a été très froid et il est tombé de la neige à Morges. (Ibid.)

1740. — Au commencement de mai il a fort neigé et fait un temps très froid qui a endommagé les vignes qui commençaient à pousser. Le froid a presque fait mourir toutes les hirondelles qui tombaient par les rues mortes de faim et de froid. (Ibid.)

1747 (ou 1749?). — Les vignes ne sont pas belles ayant souffert par les mauvais temps et par les pluies froides et continuelles du mois de juin. Il a même gelé le 28 du dit mois (!!). (Document Margel, secrétaire municipal de Morges.)

1764. — 4 juin. - La blanche gelée et la glace ont fait du mal aux prés tardifs; l'on avait le thermomètre à —3° à 4 h. du matin. (Notes de Lubières, au Grand-Saconnex, Genève.)

1787. — Le 7 mai, il a neigé à Goumœns comme jamais; les noyers sont généralement gelés. (Livre de raison de J.-J. Martin de Goumœns-la-Ville.